Gros plan sur les mutations agricoles

Les apports du film anthropologique

A Zoom on Agricultural Transformations. The Contribution of Anthropological Film

Nadine Michau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/11500>

DOI : 10.4000/etudesrurales.11500

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2017

Pagination : 71-90

ISBN : 978-2-7132-2699-1

Référence électronique

Nadine Michau, « Gros plan sur les mutations agricoles », *Études rurales* [En ligne], 199 | 2017, mis en ligne le 30 juin 2019, consulté le 06 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/11500> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.11500

GROS PLAN SUR LES MUTATIONS AGRICOLES

LES APPORTS DU FILM ANTHROPOLOGIQUE

Nadine Michau

DÉCRIRE LE PROCESSUS DE RÉALISATION d'un film anthropologique dans le monde agricole, tel est l'objet de cet article. *Quel chemin on emprunte ?*¹, que j'ai réalisé en 2016, est un documentaire comprenant des entretiens avec des agriculteurs sur les conditions de leur adhésion aux nouvelles pratiques de leur profession. Ce film fait suite à une grande enquête sociologique² menée entre 2011 et 2014 auprès des agriculteurs de la région Centre-Val de Loire, dans le cadre de la mise en œuvre des nouvelles politiques environnementales. En effet, premier utilisateur de pesticides en Europe, le secteur de l'agriculture est aujourd'hui incité à entrer dans un nouveau paradigme où la notion de rendement remplace celle de durabilité. Cette transformation bouleverse très fortement les pratiques agricoles en vigueur dans cette profession habituée à produire depuis les années 1950³ selon un modèle basé sur le traitement systématique des cultures. Ces changements remettent en question le savoir-faire et l'identité des agriculteurs, entraînant la reconfiguration de ce groupe professionnel, qui s'est historiquement construit autour de la

mission de « nourrir le monde »⁴. Le film tente ainsi de saisir la diversité des comportements,

1. Vidéo couleur (76') et visible en ligne (<<https://inwicast.univ-tours.fr/videos/?video=MEDIA170208183719475>>).

2. Intitulée Sophy, cette recherche a été financée par la région Centre-Val de Loire, dans le cadre d'un appel à projets d'intérêt porté par Françoise Sitnikoff et Christèle Assegond du laboratoire Citeres (Cites, territoires environnement et sociétés), CNRS-Université François-Rabelais-Tours (UMR 7324).

3. Depuis les lois d'orientation agricole de 1962, les céréalières de la région Centre Val-de-Loire se sont engagés dans une agriculture intensive et fortement spécialisée, abandonnant l'élevage et certaines cultures. À partir des années 1990, la spécialisation céréalière s'est renforcée et le nombre d'exploitations a fortement diminué. Avec la Politique agricole commune (PAC) de 1992 et le renforcement des mesures éco-conditionnelles, il est autant demandé à l'agriculteur d'entretenir le paysage, de fabriquer de la biodiversité, que de produire. Le plan Écophyto, présenté en 2015 par le ministère de l'Agriculture, de l'Agroalimentaire et de la Forêt, prévoit de réduire de 50 % localement les usages d'engrais et de pesticides en 2018.

4. L'agriculture en France a connu depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale un important mouvement de rationalisation, tant des techniques de production que des circuits de commercialisation, engageant ainsi les agriculteurs dans un modèle productiviste promu par les pouvoirs publics. Le fort encadrement institutionnel, décliné à différentes échelles sur l'ensemble du territoire, a favorisé une relative homogénéisation des pratiques culturales. La FNSEA (Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles) et le CNJA (Centre national de jeunes agriculteurs) devenu aujourd'hui le JA (Jeunes agriculteurs), seuls syndicats reconnus par l'État jusqu'en 1981 et toujours majoritaires dans la profession, ont été les piliers sur lesquels s'est appuyée cette politique de modernisation. Ils ont largement contribué au processus de professionnalisation du secteur, par lequel ses membres sont passés du statut de paysan – autonome par rapport à la société globale – à celui d'exploitant agricole, c'est-à-dire membre d'un groupe professionnel.

depuis ceux qui subissent le changement parce qu'il est perçu comme imposé de l'extérieur, à ceux qui se montrent acteurs, certains en se conformant aux attentes institutionnelles, d'autres en s'en affranchissant ou en les devançant. « Quel chemin on emprunte ? », conclut un céréalier dans le film. C'est également la question qui semble traverser en filigrane les propos des exploitants interviewés.

D'abord destiné au milieu professionnel, ce film, réalisé au cours de l'enquête, en présente les principaux résultats par l'exposition de la pluralité des profils d'agriculteurs. Alors que les modèles de développement durable prônés par les institutions restent à définir⁵, que les réglementations sont de plus en plus contraignantes et parfois en contradiction avec les savoir-faire, les exploitants s'interrogent sur la manière de continuer à produire les volumes qu'on attend d'eux, en recourant le moins possible à la chimie : une gageure dans la plaine de Beauce⁶. L'objectif du film est de rendre compte des résultats les plus saillants de l'enquête sociologique Sophy, et notamment la nécessité pour les exploitants de s'engager dans des modes de diversification qui dépassent la question même des « modèles » (biologique, raisonné...). Évoluer, faire autrement, prend des formes désormais plus individuelles et revient davantage à maîtriser des coûts de production sur un marché volatil qu'à s'engager véritablement dans un nouveau modèle établi de pratiques culturales.

Après avoir présenté les résultats de l'enquête, nous examinerons les dispositifs propres à la parole filmée et leurs enjeux pour la connaissance du monde agricole. Comment un film peut-il se faire la chambre d'écho d'une enquête sociologique ? Quels sont les

usages sociaux d'un tel travail tant auprès du public « concerné » qu'auprès des chercheurs ? Quel rôle joue-t-il dans le processus d'enquête ? Telles sont les principales questions auxquelles nous tenterons de répondre.

La genèse d'un film : une enquête sociologique

L'enquête sociologique à l'origine du film s'intitule « Conditions d'acceptabilité des changements de pratiques agricoles ». Elle a porté sur cinq filières (grande culture, viticulture, maraîchage, horticulture et arboriculture) avec un volet plus important consacré à la filière grande culture, prépondérante en région Centre, et qui fut donc l'objet d'étude de notre film. Le territoire choisi concerne le nord de la région Centre-Val de Loire, dans trois départements : Loiret, Loir-et-Cher et Eure-et-Loir. Sa caractéristique est d'occuper la première place en Europe pour la production de blé tendre, d'orge d'hiver, de blé dur, de colza et de pois protéagineux, avec une forte progression aujourd'hui des surfaces en betteraves, pommes de terre et légumes plein champ. Une grande maîtrise de l'irrigation et la remise

5. Comme l'a montré Jean-Marc Meynard [2010], les systèmes à inventer résulteront de multiples interactions entre accords internationaux, politiques publiques, acteurs économiques et agroécosystèmes : ils ne sont pas prévisibles. Ce que nous confirme au cours de l'enquête le responsable de la chambre d'agriculture du Loir-et-Cher : « Il n'y a plus de modèle de développement durable vraiment défini. »

6. La dépendance croissante vis-à-vis des intrants n'a fait que se renforcer. En production végétale, en particulier, les pesticides sont devenus les pivots des systèmes de production.

en culture de jachères permet à la Beauce d'accroître son potentiel de production de cultures à haute valeur ajoutée, ce qui fait de la région Centre-Val de Loire la troisième de France, après la Bretagne et les Pays de la Loire, pour les consommations intermédiaires⁷. Les systèmes de culture en place, caractérisés notamment par l'utilisation en grandes quantités d'engrais azotés et de produits phytosanitaires, contribuent à la pollution diffuse des sols et à la contamination des eaux de surface et souterraines.

Pourtant, les pratiques évoluent. L'enquête de Claire Lamine et d'Aurélien Cardona [2014 : 100] sur les céréaliers du Bassin parisien a bien montré le développement de ce qu'elles nomment les « pratiques intermédiaires » (la protection intégrée, l'agriculture de conservation, biologique et de précision). Les agriculteurs suivent ainsi des logiques d'adaptation quasi-permanentes. Les pratiques évoluent notamment vers le non-labour ou le labour semi-profond⁸, les traitements ne sont plus systématiques et les agriculteurs d'aujourd'hui dénoncent unanimement les abus d'hier et prônent une pratique raisonnée. Néanmoins, les discours recueillis au cours de cette enquête renvoient à la peur de s'exposer, au risque pris, à l'image de soi, avec des propos révélant de nombreux freins à leur volonté d'évoluer dans leur travail. Du point de vue de ces agriculteurs, l'intérêt agronomique et économique reste souvent à démontrer pour l'agriculture de conservation ou l'agriculture biologique. Ils ont le sentiment que s'ils s'engagent sur ces voies, il ne leur sera pas possible, même ponctuellement, de les abandonner. La crainte du caractère irréversible de certaines actions est réelle. Les agriculteurs,

encore majoritairement installés sur des terres familiales où le mode de culture dominant est l'agriculture conventionnelle ou raisonnée⁹, vivent donc cette période de mutation comme une remise en question des pratiques de leurs parents, certes salutaire d'un point de vue sanitaire, mais ils apparaissent peu armés pour avancer vers les nouvelles orientations préconisées par les institutions.

Une centaine d'exploitants¹⁰ pratiquant les différents modèles (conventionnel, raisonné, biologique, alternatifs...) ont été interrogés sur leurs trajectoires et leurs pratiques à l'aide d'une grille d'entretien. L'analyse sociologique des stratégies individuelles a permis de dégager une typologie des différents profils. Ces profils ont été construits sur la base de trois

7. Les consommations intermédiaires représentent les biens et services tels que les engrais, les produits phytosanitaires et les aliments du bétail, utilisés intégralement dans le processus de production.

8. Les pratiques de labour semi-profond et de semis direct sont appliquées sur 40 % des terres labourables en région Centre (recensement agricole 2010 sur le site de la Direction régionale interdépartementale de l'alimentation, de l'agriculture et de la forêt (<<http://driaaf.ile-de-france.agriculture.gouv.fr>>).

9. Seulement 2,4 % des exploitations ont adopté la pratique de l'agriculture biologique (toutes filières confondues) contre 3,3 % en moyenne dans la région. Elles sont plutôt situées à l'ouest : l'Indre-et-Loire et le Loir-et-Cher en comptent plus de la moitié. Les unités viticoles sont parmi celles qui pratiquent le plus ce mode de production.

10. Dans le recrutement des enquêtés, nous avons mis l'accent sur la diversité des situations (revenus et pratiques agricoles) et nous avons veillé à ce que les agriculteurs investis, voire très investis dans les organisations professionnelles, ne soient pas surreprésentés.

éléments de la profession : le rapport à l'innovation (considéré du point de vue des ressources techniques mobilisées et mobilisables), le rapport aux institutions et l'inscription dans les réseaux sociaux et professionnels. L'articulation de ces trois dimensions, composantes du rapport au métier et à l'activité, rend intelligible la manière dont les agriculteurs s'arrangent avec les nouvelles pratiques et comment ils négocient les nouvelles hiérarchisations au sein de la profession.

Nous avons choisi de filmer un ou deux exploitants par profil, ayant adopté des pratiques culturelles différentes (conventionnel, raisonné, biologique, alternatif...), tous céréaliers sur une exploitation familiale. Cinq agriculteurs et une agricultrice ont été retenus pour être suivis en tournage pendant deux années dans leur travail, aux champs et dans leurs réunions professionnelles, afin de montrer le caractère protéiforme de cette profession. Ces agriculteurs, avec lesquels je ¹¹ m'étais entretenue sans caméra dans un premier temps de l'enquête, et que j'ai ensuite choisi de filmer, ont accepté ma proposition de « réfléchir » devant la caméra à leurs pratiques, étant entendu qu'ils seraient regardés dans le monde professionnel et la société civile par un public concerné (école d'agriculture, coopérative agricole, chambre d'agriculture ou festival de films sur le monde rural). Ils ont accepté l'idée à la condition que le film ne soit pas là pour établir une nouvelle fois une échelle de valeur dans les modèles – ce qui est le cas dans la plupart des films documentaires depuis les années 1980 où le modèle biologique notamment est préalablement entendu comme le plus vertueux. Voici d'abord les différents profils que nous avons

retenus, pour en faire des personnages représentatifs.

Philippe, agriculteur conventionnel, bientôt à la retraite, travaille sur une exploitation de 80 ha dans le Loiret, correspond au profil que l'on a nommé « exécutant ». Pour les exploitants, comme lui, les rapports avec les institutions relèvent de la dépendance. Qu'il s'agisse de la production des savoirs ou de la gestion de leur activité, ils s'inscrivent dans des modes de communication descendante, du politique vers les agriculteurs *via* les conseillers. De fait, Philippe, très engagé dans sa coopérative agricole, fait totalement confiance aux conseillers dans la conduite de ses cultures, il suit les préconisations d'achats et commercialise dans cette même coopérative toute sa production.

Le profil que l'on a appelé « coopératif », à travers les figures d'Antoine (Loiret) et de Valérie (Loir-et-Cher), rassemble des exploitants cherchant à diversifier ¹² leurs activités

11. J'emploierai le « je » pour témoigner de ma pratique filmique solitaire, dans la lignée des enseignements de l'anthropologie filmique de Claudine De France et de Jean Rouch. Les « on » ou « nous » témoignent d'une réflexion commune avec les sociologues de la recherche et de notre collaboration dans la réalisation de l'enquête et de l'écriture du film.

12. En région Centre, 14 % des exploitations pratiquent une ou plusieurs activités de diversification. Le travail à façon est la principale activité (il s'agit de travaux que certains agriculteurs délèguent à d'autres, un échange de prestations de services facturés) devant l'agritourisme (hébergement ou activités à la ferme) et la transformation de produits agricoles, souvent pratiquée par des exploitants qui ont un niveau de formation élevé. (Source : plan régional d'agriculture durable de la région Centre – 2012-2019, p. 5.)

(gîtes, circuits courts) et qui suivent une logique d'expérimentation, sans pour autant revendiquer une production de savoirs autonomes. Ils tentent de s'affranchir du « système » en maîtrisant au mieux les circuits de commercialisation, qui permettent d'échapper à certaines formes d'encadrement institutionnel. Pour autant, ils participent à des réseaux ruraux, souvent locaux, à travers lesquels ils tentent de donner du sens aux injonctions. Antoine, jeune agriculteur aux commandes de la ferme familiale beauceronne de 180 ha cherche à diversifier sa production et ses ventes. Il a allongé les rotations, rompant, non sans difficultés, avec le système de rotation triennale mis en place par son grand-père. Se qualifiant de « chef d'entreprise » il évolue dans ses pratiques pour maximiser le profit et atténuer les risques (vente de pommes de terre en circuit court, par exemple). Valérie, qui a dû, il y a dix ans, abandonner l'élevage sur ses terres pauvres du Loir-et-Cher et qui peine aujourd'hui à vivre de la vente des céréales, cherche aussi une manière d'augmenter ses revenus (création d'un gîte, rachat récent de génisses qu'elle revend en circuit court...).

Viennent ensuite les agriculteurs « stratégiques », comme Pascal (Eure-et-Loir) qui pratique l'agriculture biologique et Stany (Loir-et-Cher) depuis peu l'agriculture de conservation¹³. Tous deux reprennent à leur compte les injonctions environnementales pour les transformer en opportunités¹⁴. S'inscrivant dans une logique d'appropriation positive des discours environnementalistes, ils anticipent les changements et participent à la production de savoirs, notamment dans le cadre de coopérations avec les organismes scientifiques et

techniques, comme Bio Centre ou le réseau d'échange Base dédié à l'agriculture de conservation. Fortement intégrés et reconnus dans les réseaux institutionnels qu'ils instrumentalisent, ils adhèrent à un « nouveau modèle » pour mieux le maîtriser.

Enfin il y a les agriculteurs « émancipés » comme Michel, installé dans le Loir-et-cher, qui transforme son exploitation d'agriculture raisonnée en entreprise de production et de vente de farine, plus proche en cela du modèle de l'agriculteur-artisan-commerçant [Muller 2009]. Michel tend à s'extraire du maillage institutionnel (pas de label, pas de modèle) tout en adhérant fortement à l'idée de changement. Son activité professionnelle s'établit en marge, voire en réaction aux organisations professionnelles agricoles dominantes et aux réseaux officiels. Il refuse de s'inscrire dans des projets de vente de ses farines par la chambre d'agriculture (projet de plate-forme de producteurs avec distribution « drive »).

Notre caméra a tenté d'éclairer la spécificité de ces démarches individuelles, souvent

13. L'agriculture de conservation appelée aussi agriculture écologiquement intensive est un ensemble de pratiques culturelles destinées à augmenter le potentiel agronomique des sols : réduction voire suppression du travail du sol, augmentation des rotations, utilisation de couverts végétaux dans lesquels on sème directement. Dans ce système, qui réduit les intrants mais ne les interdit pas, le glyphosate est largement utilisé.

14. Ils bénéficient de mesures d'accompagnement dans le développement de pratiques combinant performance économique et performance environnementale dans le cadre des MAEC (mesures agro-environnementales et climatiques de la PAC).

invisibles de l'extérieur, car n'étant pas forcément reconnues par la profession elles ne sont pas nommées (biologique, TCS, ou labellisées), au point parfois de devenir indicibles. « Du moment qu'on fait pas du bio, on n'est pas intéressant », explique Michel, confirmant un manque de reconnaissance dans son milieu professionnel.

Quant à Philippe, il déclare : « Ben non, on n'a pas évolué ». Pourtant il a réalisé un pas de géant en 20 ans dans le traitement de ses cultures. Le modèle biologique, survalorisé par les institutions, masque différentes orientations alternatives prises par les agriculteurs, qui expriment globalement un manque de reconnaissance et d'intérêt de leur groupe professionnel pour les changements qu'ils opèrent à la marge de ce modèle.

Les exploitants revendiquent pourtant un métier qu'ils ont à cœur de voir évoluer, des savoirs endogènes précieux pour la gestion de la biodiversité, une connaissance évidemment hautement spécialisée de leur terre. Mais ces éléments seraient, de leur point de vue, ignorés des institutions administratives. L'enquête et le film ont été le lieu de l'expression d'un fossé entre d'un côté des modèles, des « stratégies » reconnues, encouragées par des aides financières, et de l'autre, des « tactiques »¹⁵. C'est cette zone d'ombre que le film tend à restituer.

Dispositifs filmiques et choix de tournage

Ces hommes et ces femmes travaillent habituellement seuls ou avec un unique salarié et leur profession n'a pas l'habitude d'être observée.

UNE INSERTION DANS UN MILIEU RÉTIF À L'IMAGE

Lorsqu'ils évoquent le regard posé par autrui sur leur activité, c'est souvent dans un sens négatif : régulièrement perçus comme pollueurs, ils se sentent « regardés de travers » dès qu'ils sortent un pulvérisateur. Antoine nous dira d'emblée : « Je ne veux pas passer pour le méchant beauceron ». Les céréaliers de Beauce sont très souvent placés sous les projecteurs des médias pour illustrer certaines « mauvaises pratiques », représentant le modèle agricole intensif et industrialisé qu'il convient aujourd'hui de remettre en question. Ils sont encore communément appelés les « gros », peu importe la surface dont ils disposent¹⁶. Ils vivent cette période comme un moment de stigmatisation de leurs pratiques. Une double stigmatisation qu'ils considèrent comme injuste puisque dictée par les institutions, qui reviennent sur ce qu'elles leur ont demandé de faire 30 ans plus tôt, et par la société civile qui les rend trop souvent seuls responsables de la pollution environnementale. Cette même société civile donne la parole aux intéressés de manière biaisée, systématiquement fustigée par un cinéma idéologique [Hubscher 2011] :

15. Ici « stratégies et tactiques » rejoignent l'analyse que fait Michel de Certeau [1980 : 57]. Les stratégies étant vues comme des formes de pouvoir politique émanant d'institution et les tactiques auraient à voir avec des pratiques, des formes d'arrangement avec le pouvoir au quotidien.

16. La moyenne des surfaces est de 94 ha (recensement Agreste 2010). La superficie des fermes concernées par notre enquête varie de 80 à 280 ha. Ces exploitations, pourtant traditionnellement considérées comme « dominantes », sont peu traitées dans le champ médiatique, comme si elles n'existaient pas.

aucun film ne montre le travail d'un agriculteur conventionnel beauceron, sauf pour en dénoncer les pratiques. Donner la parole à ce groupe de professionnels, par ailleurs souvent jugé taiseux, a été pour eux, on le verra, l'occasion d'expliquer leur façon d'agir.

Cela a aussi montré à quel point ces agriculteurs-là ne sont jamais écoutés à propos de leur travail, ni par leurs pairs, ni par la société civile malgré l'abondante production de films sur le monde rural. Mais la culture cinématographique du monde paysan, comme l'a bien montré Ronald Hubscher, est plus tournée vers un : « cinéma de protestation, dont les films d'alerte écologique constituent la descendance actuelle, [...] avec pour points communs une agriculture à visage humain, répondant à une attente du public, entre nostalgie et besoin de mémoire »¹⁷.

Philippe nous dira en effet : « On veut nous voir avec les chevaux ». Dans tous les entretiens plane un « on », juge de leurs pratiques. Un sentiment de perte de confiance les habite. À cela s'ajoute le regard qu'ils portent sur eux-mêmes. Pascal, seul agriculteur biologique de son secteur, dit : « On est regardé, on nous attend au tournant ! ». Même entre conventionnels, on ne peut s'empêcher de regarder l'état du champ de l'autre et de juger de sa propreté. Cette forme d'évaluation très prégnante dans le milieu constitue évidemment un frein à l'évolution des pratiques : « J'ai pas fait d'émules », poursuit Pascal au cours de l'entretien. Cette manière de vivre son métier sous le regard et le jugement des autres les a encouragés à délivrer un discours particulièrement précis sur leur manière de travailler, et chacun a tenu à se justifier. Leur parole

prend naturellement une forme médiatique en réponse à ce que j'appellerai un « courant d'images ». Ainsi, la parole s'est affirmée au cours des entretiens dans un va-et-vient entre une intériorisation du discours médiatique ambiant et une réflexion commencée pendant le tournage sur ce qui peut être dit et entendu par le milieu agricole dans le cadre d'une recherche médiatisée.

Dans ce contexte de fort contrôle social, l'exploitant aime rester maître de son image ; le film en est le reflet. Cette image se façonne, sans doute, dès le choix des moments où nous recevoir et des situations à filmer. Les agriculteurs ont exprimé leur volonté de privilégier les tournages de pratiques avec lesquelles ils sont en accord, ou plus exactement, les moments les plus valorisants. Même s'ils m'ont ouvert avec plaisir et loquacité leur « local phyto »¹⁸, je n'ai jamais été conviée à filmer un traitement. D'une manière plus générale, j'ai très vite senti que je ne pouvais pas venir librement enregistrer sans que cela constitue une gêne pour eux. Le « sale boulot » [Hughes : 1996] comme le travail de bureau pour certains, le labour pour d'autres, ou plus encore le traitement chimique des champs, devait rester hors-champ. Les documentaristes comme Frederick Wiseman¹⁹,

17. Actes de la journée d'études « Cinéma et Ruralité », organisée par le Festival international du film documentaire sur la ruralité de Ville-sur-Yron, le 15 octobre 2011, p. 9.

18. Local où sont entreposés les produits phytosanitaires.

19. Voir à ce sujet l'ouvrage de Maurice Darmon [2013 : 35] sur l'œuvre de Wiseman.

Jean-Louis Comolli et bien d'autres savent très bien que les gens qui se savent filmés tentent de se présenter à autrui sous leur meilleur jour. C'est, on le sait, une même logique, qui préside à l'exposition orale de son métier. Si l'on suit par exemple les propos de Everett Hughes [1996 : 76-77] :

Le concept de profession dans notre société n'est pas tant un terme descriptif qu'un jugement de valeur et de prestige. Il arrive très souvent que les gens qui exercent un métier tentent de modifier l'idée que s'en font leurs différents publics. Ils essayent ainsi également de modifier leur propre conception d'eux-mêmes et de leur travail.

LE TRAVAIL FILMÉ

Les moments de travail qui furent privilégiés par les exploitants eux-mêmes devant la caméra furent les usages de machines (le travail mécanique du sol), les innovations techniques, et la manière de prendre en compte l'observation du sol et des plantes. Ces pratiques éclairent la place que chacun accorde à des référentiels techniques en fonction de sa trajectoire, de son modèle et d'un engagement auprès des différents réseaux.

Pour les exploitants stratèges ou émancipés, il s'agissait de me montrer les points forts de la performance de leur modèle. Stany²⁰, l'exploitant converti récemment aux techniques de l'agriculture de conservation et très impliqué dans son GDA (groupement de développement agricole), choisit de me présenter un semis direct pratiqué avec un nouveau strip-till²¹, une machine qui, à ses yeux, est exemplaire de la pratique. Le film révèle la place accordée au travail mécanique de la terre dans

l'agriculture de conservation, mais surtout l'obligation de réussite que l'agriculteur s'impose avec ce matériel : « sans ça, j'irais pas [vers ce modèle] », nous dira-t-il ensuite lors de l'entretien filmé. Il se présente comme « porteur social » [Olivier de Sardan 1995 : 86] d'une innovation en déclarant : « Si moi je montre pas que j'y arrive, personne n'ira ». Il nous explique alors l'efficacité de sa machine et la place qu'il accorde à cette dimension pour adhérer au modèle de l'agriculture de conservation. Il me confiera, après le tournage, qu'il avait attendu les meilleures conditions d'usage de sa machine avant de m'appeler. Ces propos corroborent ce qui apparaît dans l'entretien et dans le film, à savoir sa volonté d'afficher des techniques parfaites pour être une « locomotive » de son modèle – un modèle qui ne fait pas l'unanimité dans le monde agricole de la région. Pendant le tournage, Stany a téléphoné à un ami agriculteur pour montrer son enthousiasme sur la précision du travail accompli. Cette conversation enregistrée et analysée est une véritable « ode à la machine »²². À cet instant-là, ma présence ne saurait être indifférente : je deviens un maillon de cette diffusion d'un savoir technique. Ma présence et plus encore celle de la caméra ouvrent un espace tiers devant lequel

20. Stany a été formé par deux spécialistes en France de ce mode de culture : Christophe Piou et Frédérique Thomas, créatrice en 1999 de la revue *TCS (Techniques culturales simplifiées)*.

21. Le strip-till est une machine qui permet un travail du sol localisé où seul le futur rang de semis est travaillé.

22. Cette expression renvoie à la composition de *Machines agricoles op. 56* (1919) de Darius Milhaud.

il convient de justifier son choix par l'exemple et d'en prouver la pertinence. « On n'a pas droit à l'erreur. [...] j'y allais à reculons », explique Pascal, l'agriculteur biologique, traduisant la crainte d'un échec technique et social, et le caractère irréversible de ce choix. De son côté, Philippe, qui se qualifie de « traditionnel », nous a invités à filmer une journée de labour profond et de semis. Les plans tournés montrent un très beau sillon et des semelles de labour luisantes au soleil à l'opposé de ce que défend l'agriculture de conservation. Avec ses terres fertiles et rentables, il ne comprend pas pourquoi il devrait changer de système. Pour Philippe, qui s'en remet aux conseils de sa coopérative plutôt progressiste, le discours ambiant exagère l'impact sur l'environnement de l'usage des pesticides et l'intérêt du modèle d'agriculture biologique. Au-delà de son scepticisme sur la dimension écologique, il s'interroge sur la pertinence économique de ce type d'agriculture. En effet, sur ses terres la question économique se pose chez lui de manière évidente : sur ses terres, changer aujourd'hui de pratiques culturelles reviendrait pour lui à prendre un risque trop important. En revanche, pour Stany, la nécessité d'innover ne se pose pas du tout dans les mêmes termes puisque ses sols, beaucoup plus argileux, ne supporteraient pas de toute façon un tel labour.

Ainsi, en me proposant de filmer le labour, Philippe confirme à quel point il est valide sur ses terres de Beauce : un labour à 25 cm environ, que les pratiquants de l'agriculture de conservation qualifieraient de « tranchée », mais approprié à sa terre grasse et épaisse.

Michel choisit, quant à lui, de nous présenter un semis de sarrasin qu'il réserve à la fabrication de ses farines qu'il vend lui-même. Il utilise depuis très longtemps le moins d'intrants possible pour ses terres argileuses à bas rendement et a converti presque toute son exploitation à la production de sarrasin. Enfin Pascal, l'agriculteur biologique, choisit de nous montrer un binage mécanique et un passage de herse étrille, autant d'affirmations de sa capacité à faire de l'agriculture autrement. Très intéressé par l'innovation technique pour travailler plus vite et augmenter sa rentabilité, il vient de s'équiper d'une bineuse avec un GPS.

Les gros plans sur les visages, l'impétuosité de l'un, le calme de l'autre, les nombreuses tâches à effectuer, les angoisses, les coups de téléphone passés, ils m'ont laissé tout filmer, y compris les conversations avec des proches. Tous ces détails de la vie quotidienne qui montrent l'incorporation du métier [Warnier 1999 : 11] ont été précieux pour nos analyses. C'est dans cet espace spécifique d'observation que l'on peut enfin comprendre toutes les inflexions que les profils sociologiques ne peuvent pas saisir, encore moins dans une période de grande mutation.

Car changer de si anciennes pratiques ne va pas de soi. Même si les tracteurs sont équipés de GPS et d'ordinateur de bord, le travail nécessite des compétences et des savoir-faire très précis afin de faire fonctionner sur mesure le triptyque « homme-machine-terre ». L'agriculteur au volant de son tracteur se retourne constamment pour vérifier que ses passages sont opératoires, tout en restant vigilant sur ses écrans de bord. Le son même de la

machine, qui donne des indications sur l'écoulement précis des grains pendant un semis, est aussi précieux. Antoine nous dit en riant : « aujourd'hui, il ne faut pas être neuneu pour conduire ces machines ! ». Le contrôle au sol du travail de la machine est également fréquent : pendant les tournages chaque agriculteur est descendu de son tracteur pour gratter la terre et vérifier sa texture, son taux d'hygrométrie ou encore la profondeur du passage de l'outil. Voir, ressentir, écouter, toucher la terre, traduisent des manières de faire éclairant alors les entretiens. C'est dans l'articulation du discours et de l'observation minutieuse que l'on mesure le poids d'un changement de technique. Les différentes tactiques mises en œuvre par les exploitants prennent réellement sens à ce moment-là : la lenteur et la précision d'un binage mécanique réalisé par l'employé de Pascal dévoilent un modèle auquel tous les agriculteurs ne peuvent pas prétendre, surtout s'ils travaillent seuls. De même, le choix de l'agriculture de conservation s'explique plus clairement chez Stany qui n'a pas assez de temps pour s'occuper presque seul d'une dizaine de cultures différentes sur 300 ha de terres difficiles. S'imposent chez lui la nécessité d'un travail agronomique, l'obligation de réduire les passages (labour et intrants) et de travailler avec des machines rapides. C'est dans l'analyse de leurs pratiques que l'on prend conscience des effets et des réticences au changement.

LE LIEU DE L'ENTRETIEN, UNE QUESTION D'IMAGE

Après deux ans de tournage et de réflexion autour des premiers entretiens, nous avons décidé d'en refaire des longs et de les filmer.

Cela a été, pour les agriculteurs, l'occasion de revenir sur leur métier. Les entretiens ont duré en moyenne 4 heures. La diversité des lieux qu'ils ont choisis pour cette « scène » nous renseigne à la fois sur l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et sur celle qu'ils veulent donner. Michel, par exemple, nous a reçus dans un bureau où il semble être tout à fait à l'aise dans son rôle de commercial, producteur et vendeur de farine. De manière très différente, Valérie souhaite être interrogée dans un champ pourtant gorgé d'eau, dans lequel les pieds de sa chaise s'enfoncent. Elle dit ne plus savoir quoi faire de ses sols qui « n'ont pas la portance des sols de Beauce ». Elle choisit de s'installer devant une haie longeant l'un de ses champs, haie qui lui servira de prétexte pour nous parler de la gestion de la biodiversité. Ici, les choix de chacun nous livrent de nombreux indices sur le rapport qu'ils ont à leur espace de travail. Chez Philippe, le plus « traditionnel », c'est la salle à manger qui sert de décor à l'entretien, devant un buffet où se dressent un épi de blé et un coq empaillé. Stany, dans sa maison rénovée, confirme dans l'entretien qu'il est « hors cadre familial » (selon la terminologie administrative) et présente tacitement une image moderne de l'agriculteur. Michel, Antoine et Pascal, l'agriculteur biologique, tous très attachés à la réflexion de stratégies nouvelles, se considèrent comme des « entrepreneurs » et nous reçoivent dans leur bureau, espace nécessaire aux tâches administratives en constante augmentation et à la réflexion.

Ces longues conversations nous ont permis de mesurer le besoin qu'a chacun de s'engager dans de nouvelles pratiques. Le travail

Fig. 1. Entretien avec Valérie, agricultrice dans le Loir-et-Cher, dans son champ gorgé d'eau (avril 2014).

Photogramme tiré du film *Quel chemin on emprunte ?* (Crédit : Nadine Michau).

Fig. 2. Entretien avec Michel, agriculteur dans le Loir-et-Cher,
dans son bureau (juillet 2014).

Photogramme tiré du film *Quel chemin on emprunte ?* (Crédit : Nadine Michau).

agricole est, en grande partie, souterrain. Filmer ses contours comme sa réalité physique ne suffit pas à le comprendre pleinement. On peut certes rendre compte par l'image des procédés mécaniques, mais la part invisible du travail domine l'activité : ce qui se voit n'est que la partie immergée de l'iceberg, pour paraphraser René Baratta [2000 : 63].

Stany insiste sur la place grandissante accordée à l'observation : « ce qu'un exploitant aujourd'hui devrait faire le plus, c'est observer ». Le film rend compte de ces scènes d'observation des terres et des plantes nous confrontant un peu plus à la réalité du travail, aux enjeux naturels et climatologiques du métier. Aussi, accompagner les agriculteurs dans les champs, dans les cabines de leurs tracteurs, le long des plantations, a non seulement permis de voir leurs pratiques *in situ* mais aussi de faire émerger les dessous du travail. La terre et la machine ont été un support essentiel à l'enquête elle-même mais aussi à la compréhension que je pouvais en avoir : le semis direct est devenu techniquement très clair, tout comme le binage mécanique ou les passages de hermes étrilles. Il n'est pas exagéré de dire que la véritable mise en intrigue du métier d'agriculteur a été établie par la parole. La caméra, par la durée des silences qu'elle permet, a fait surgir de cette parole le geste technique et sa justification. Je me suis aperçu que chacun s'est finalement habitué à ce que « ça tourne », me demandant parfois confirmation. Ainsi, beaucoup de choses se sont dites au cours des passages du tracteur, dans la cabine de celui-ci transformée en petit salon, générant une parole en huis clos dont l'agriculteur a le sentiment qu'elle ne sortira

pas. De fait, les plans filmés en cabine furent utilisés à des fins d'analyse et non de montage. En outre, la caméra produit ce paradoxe connu des documentaristes, qu'elle permet de s'éloigner du corps de l'autre. Par moments, on aurait pu penser que je m'étais absentée de la cabine alors que j'étais toujours proche de mon interlocuteur.

Cette question du double rôle de la caméra, de son oubli et de sa présence, ne saurait cependant être résolue simplement. Si, dans certains cas elle augmente la confidentialité et l'intimité des rapports, elle permet aussi l'ouverture d'un espace tiers.

C'est dans le cas de scènes de tournage de groupe, notamment, que ce fait se révèle plus prégnant. Nous avons accompagné au moins une fois chacun des six enquêtés lors de réunions et de tours de plaines organisés par leur groupement de développement agricole. Ces rencontres, faites d'échanges et de réflexions collectives, ont lieu à l'automne, pour préparer les semis d'hiver, prévoir les cultures, commander les intrants et faire le point sur l'année. L'objectif de ces groupes²³ est de discuter avec un conseiller agricole²⁴ des cultures, des pratiques et de la réglementation en vigueur.

23. Voir les travaux de Sylvain Brunier [2012] sur l'histoire du conseiller agricole.

24. Les conseillers sont placés sous l'autorité directe des groupements, c'est-à-dire qu'ils ne sont responsables que devant son président. Ils sont recrutés soit directement par le groupement, soit mis à sa disposition par une chambre d'agriculture ou tout autre organisme public ou professionnel.

Fig. 3. Entretien avec Antoine, agriculteur dans le Loiret, au volant de son tracteur (juin 2013).

Photogramme tiré du film *Quel chemin on emprunte ?* (Crédit : Nadine Michau).

Le conseiller agricole est une figure importante depuis la Seconde Guerre mondiale, dans l'appareil d'encadrement de l'agriculture française. Si, il y a encore une trentaine d'années, le conseiller était un prescripteur incontournable de l'usage des produits phytosanitaires et des techniques agricoles industrielles intensives, depuis les années 1990 les questions d'environnement ont modifié leur fonction et leur institution²⁵. C'est précisément lors des réunions, où le conseiller rappelle la marche à suivre, que les modèles sont confrontés aux épreuves individuelles, par exemple.

Nous avons assisté à plusieurs de ces rassemblements. À l'instar de Christian Lallier [2009], caméra à l'épaule, j'ai tenté de me fondre dans l'ambiance. Les moments forts, retenus pour le montage du film, correspondent justement à l'expression du décalage entre ce qui est prescrit par le conseiller et les compétences ou moyens dont les exploitants disposent. Le film montre ici les difficultés exprimées lors des entretiens pour s'adapter aux nouvelles normes, ainsi que le malaise des agriculteurs dont les savoirs semblent être perpétuellement disqualifiés.

C'est le cas notamment d'une réunion à laquelle ont participé un groupe d'agriculteurs conventionnels et un conseiller de la chambre d'agriculture du Loir-et-Cher, spécialisé en techniques innovantes. Ce dernier, convaincu que le monde agricole doit accepter la fin des intrants, répond aux questions traditionnelles sur l'emploi des produits et sur la manière d'utiliser les dernières molécules autorisées en alertant les exploitants sur la précarité de leur système, toujours plus résistant aux herbicides. Au lieu de les accompagner dans la

manière de faire tenir leur système le plus longtemps possible, comme le font la plupart des conseillers, il les encourage à en changer radicalement. En effet, il leur explique qu'ils ne doivent plus raisonner en marges par culture (ce que l'on continue pourtant encore d'enseigner dans les écoles d'agriculture) mais par système : allonger les rotations, pratiquer les couverts végétaux, revenir à un raisonnement agronomique. « Vous voulez continuer à être des paysans ? », dit-il presque provocant, les renvoyant ainsi à une identité professionnelle dans laquelle ils ne se reconnaissent pas, puisque trente ans plus tôt on leur tenait le propos contraire. Ce discours déclenche des réactions virulentes des agriculteurs : « Tu nous demandes de tout remettre en question [...] on n'a pas les outils, on sait pas faire [...]. Là tu fais de la langue de bois de politicien ». Ces échanges montrent le désarroi de ces agriculteurs, formés à être des « entrepreneurs agricoles » à qui l'on demande maintenant de se former à être « paysan ».

Or ce conseiller, par ailleurs apprécié de son groupe, semble avoir développé, ce jour-là, un discours plus tranché et pédagogique que d'habitude, comme nous l'a laissé entendre le responsable du GDA : « Oui, il a fait un peu de zèle [...] mais c'est son rôle ». La présence de la caméra encourage probablement le conseiller à affirmer ses convictions, probablement pour montrer l'ampleur des freins aux changements. Devant lui, certains exploitants restent muets quand d'autres expriment

25. La figure du conseiller est aujourd'hui très concurrencée par d'autres organismes économiques.

Fig. 4. Réunion avec le conseiller technique, GDA Ouzouer-le-Marché (Loiret, mai 2013).

Photogramme tiré du film *Quel chemin on emprunte ?* (Crédit : Nadine Michau).

leur mécontentement : « Tout ça c'est la faute à la chambre ! », dit l'un d'eux. Cette scène est l'expression quasiment archétypale de ce qui se joue sur le territoire de la région Centre et, sans doute, dans toute la profession. Jean Rouch aurait pu parler ici de « caméra créatrice »²⁶ [1982 : 173], quand chaque acteur y joue intensivement son rôle. Ainsi le travail des images objective les formes de hiérarchie, de domination, mais aussi de segmentation, de fragmentation d'un groupe professionnel fragilisé. On peut lire dans l'expression de chacun la distance prise avec le groupe et lorsqu'on les suit toute la journée lors de ces réunions, on voit se recomposer des relations électives, des petits cercles qui n'écourent plus le conseiller mais qui échangent entre eux autour de solutions à trouver sur des terres semblables. « Dans le groupe, explique Stany, les seuls à qui je fais vraiment confiance aujourd'hui et que j'écoute c'est mes copains qu'ont les mêmes terres ». Aujourd'hui, certains d'entre eux essaient d'ailleurs plusieurs groupes (TCS et conventionnel) où l'on vient davantage se rencontrer et échanger entre pairs qu'écouter la voix institutionnelle.

UNE ANTHROPOLOGIE PARTAGÉE

Autour de la mise en images de certains aspects du métier d'agriculteur beauceron se trouvent confrontées des attentes et donc des représentations différentes : les nôtres (en tant que chercheur et cinéaste), celles des enquêtés ethnologisés-filmés, celles de nos pairs scientifiques, et celles des partenaires de la recherche.

Réfléchir sur le rapport de ces représentations à un même objet, c'est tenter d'éclairer le rôle d'un film ethnologique dans le processus de recherche.

Ce sont les premières restitutions qui sont venues éclairer la place du film dans ce processus. Avant la projection d'extraits de tournage, les sociologues ont communiqué certains résultats de l'enquête, devant un public constitué par les partenaires institutionnels : des responsables de coopératives, des responsables de chambre d'agriculture, une animatrice d'un groupe de protection intégrée des cultures (PI). Ce moment de restitution orale n'a soulevé que peu de commentaires. En revanche, la présentation d'extraits du film a provoqué de multiples réactions, venant notamment des responsables institutionnels. Ces derniers semblaient entendre pour la première fois des exploitants s'exprimer clairement sur leurs difficultés. Une responsable de l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie a lancé : « On ne les entend jamais s'exprimer comme cela, il faut montrer ce film ».

Ces acteurs de la filière grande culture dont la vocation première est d'encadrer les pratiques ont semblé être dans une position inconfortable et comme pris entre deux feux : les agriculteurs, qui attendent d'eux un véritable accompagnement technique, et le ministère qui leur demande d'appliquer des modèles incertains, peu fonctionnels sur certains territoires sans un accompagnement individuel.

26. Voir à ce propos l'ouvrage de Claudine de France, *Cinéma et Anthropologie*, qui expose ce concept forgé en 1973 par Jean Rouch.

Mais le fait d'être malmenés dans le film a paru leur convenir. Ils ont entrevu, eux aussi, la possibilité d'exposer leurs difficiles conditions de travail à un niveau supérieur et leur désarroi face à l'accompagnement des exploitants vers des pratiques incertaines et mal maîtrisées. Les injonctions institutionnelles s'en trouvent disqualifiées parce que reposant sur une définition « hors-sol » de la nature et rejetées du côté de l'arbitraire, comme l'exprime Philippe : « Ce que j'en ai compris c'est qu'ils veulent une feuille bien remplie, ce qu'on fait dans les champs ils s'en foutent ». Ces moments d'échanges ont servi à l'élaboration de l'écriture du film, orientée vers la mise en évidence des *hiatus* entre les attentes institutionnelles de changement de pratiques et les moyens dont disposent les exploitants. Le film présente cet état de fait sans commentaires dans une alternance de plans de travail et d'entretiens pour ne restituer que la parole des exploitants. Nous avons choisi de ne pas ajouter de commentaires et d'opter pour un montage volontairement serré d'entretiens pour montrer la diversité des points de vue et les tensions dans un monde agricole qui se cherche. La contrainte de s'exprimer auprès d'agriculteurs différents a été source de réflexivité, l'exercice n'étant pas de « communier » dans un film autour de mêmes systèmes de valeurs, mais de faire ressortir la cohérence de son système au regard des autres.

Conclusion

En s'adossant, à une enquête sociologique d'envergure, l'exploration filmique a d'abord permis d'entrer plus en détail dans les profils définis. À la nécessaire généralisation imposée par l'abstraction de l'analyse classique, sont venues ici s'agréger les inflexions propres à chaque parcours, illustrées par le travail agricole. Ainsi, le champ lui-même, la terre, les machines, les rythmes peuvent ainsi devenir un véritable texte, à son tour soumis à la lecture. Les similitudes structurelles dans les discours autour des difficultés de changements de pratiques interrogent le spectateur, plutôt habitué à comparer des modèles, le plus vertueux étant pour eux le modèle biologique. Le montage du film, entre description par l'image des différentes pratiques et entretiens approfondis, fait l'objet d'une synthèse interrogative qui laisse en suspend le *hiatus* entre les exploitants et les modèles.

La projection permet au film de devenir acteur de ce *hiatus*. Le regard que l'on pose sur les exploitants, souvent biaisé par les médias, se déplace. Les agriculteurs, attaqués dans leur rôle social, écrasés par une image médiatique lourde et des injonctions perpétuelles à changer de modèle ont tenté d'expliquer le plus sincèrement possible leurs capacités et leurs difficultés à s'adapter à un paradoxe : être à la fois « paysan » et « entrepreneur rural ». La caméra semble avoir joué le rôle d'un instrument de reconnaissance et de légitimation.

Bibliographie

Baratta, René — 2000, « Paroles au travail, travail de la parole », *Images documentaires* 37-38 : 63.

Brunier, Sylvain — 2012, *Conseillers et conseillères agricoles en France (1945-1983) : l'amour du progrès aux temps de la « révolution silencieuse »*. Thèse de doctorat d'histoire. Grenoble, Université Grenoble-Alpes.

Cardona, Aurélie et Claire Lamine — 2014, « Liens forts et liens faibles en agriculture. L'influence des modes d'insertion socio-professionnelle sur les changements de pratiques », in A. Bernard de Raymond et F. Goulet (dir.), *Sociologie des grandes cultures. Au cœur du modèle industriel agricole*. Versailles, Éditions Quæ : 97-113.

Certeau, Michel (de) — 1980, *L'invention du quotidien. Tome 1 : arts de faire*. Paris, Gallimard (« Folio essais »).

Darmon, Maurice — 2013, *Frederick Wiseman. Chroniques américaines*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.

De France, Claudine — 1982, *Cinéma et anthropologie*. Paris, Éditions du CNRS.

Hubscher, Ronald — 2011, *Cinéastes en campagne*. Paris, Éditions du Cerf-Corlet.

Hughes, Everett — 1996, *Le regard sociologique. Essais choisis*. Paris, Éditions de l'EHESS.

Lallier, Christian — 2009, *Pour une anthropologie filmée des interactions sociales*. Paris, Éditions des archives contemporaines.

Meynard, Jean-Marc — 2010, « Réinventer les systèmes agricoles : quelle agronomie pour un développement durable ? » in D. Bourg et A. Papaux (dir.), *Vers une société sobre et désirable*. Paris, Presses universitaires de France/Fondation Nicolas Hulot : 342-363.

Muller, Pierre — 2009, « Le basculement du regard. La question de "l'entrepreneur rural" », *Études rurales* 183 : 101-112.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre — 1995, *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris, Karthala (« Hommes et Sociétés »).

Warnier, Jean-Pierre — 1999, *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts*. Paris, Presses universitaires de France.

Résumé

Nadine Michau, *Gros plan sur les mutations agricoles. Les apports du film anthropologique*

Cet article interroge les principales interactions entre un film documentaire et son milieu d'enquête : ici, l'évolution des pratiques agricoles (grandes cultures) en région Centre-Val de Loire. Profession en pleine mutation, confrontée à de nouvelles injonctions et techniques, l'agriculteur aujourd'hui tente d'adhérer au modèle qui lui convient, ajusté aux multiples paramètres de sa situation individuelle. L'article revient sur ces mutations mais cherche surtout à interroger la dimension heuristique de l'image, utilisée ici comme moyen privilégié de faire apparaître la complexité des enjeux. L'usage systématique de l'entretien filmé mais aussi le tournage en situation, dans les champs ou les réunions

Abstract

Nadine Michau, *A Zoom on Agricultural Transformations. The contribution of anthropological film*

This article examines the main interactions between a documentary film and its area of study: here, the evolution of agricultural practices (largescale farming) in France's Centre-Val de Loire region. In a profession that is changing radically and must contend with new demands and techniques, today's farmers need to find the model that best suits them and aligns with the multiple parameters of their personal situation. The article discusses these changes but strives above all to examine the heuristic dimension of filmed images, used here as a special means to highlight the complexity of the issues at hand. The systematic use of filmed interviews, as well as in-situ filming – in fields or at work meetings –

de travail, non seulement enregistrent ces fragilités mais dans certains cas les formalisent et en permettent une visibilité que l'enquête sociologique classique ne saurait atteindre.

La réception de *Quel chemin on emprunte ?* par les instances concernées permet, en outre, de s'interroger sur le caractère créateur et finalement agissant du film anthropologique. En effet, il a engendré des réactions et des découvertes dans le milieu dont il témoigne.

Mots clés

Agriculture, cinéma anthropologique, filmer le travail, profession, représentation, sociologie du travail

not only records these weaknesses, but also in some cases formalizes them and offers a visibility that classic sociological research cannot.

The way the film *Quel chemin on emprunte ?* ("Which path to take?") was received by concerned parties offers insight into the creative and ultimately active nature of anthropological film. The film indeed spurred reactions and discoveries in the sector it portrays.

Keywords

Agriculture, Anthropological cinema, filming work, profession, representation, sociology of work